

## Feuilleton de "l'Album Musical"

MARS 1884.—No 3.

## LE MISSEL DE LA GRAND'MÈRE

PAR  
EMILE RICHEBOURG.

(Suite.)

—M. Caillet est mon oncle.  
—Votre oncle ?  
—Du côté de Madame Caillet ; ma mère est née du premier mariage de M. Mazurier.  
—Singulière rencontre, se disait le jeune homme  
"Je connais beaucoup la famille Caillet, reprit-il, et si vous le désirez, je puis..."  
—Oh ! monsieur, ne parlez jamais de nous dans cette maison.  
—Je comprends... ce sont les parents riches qui ne vous connaissent pas. Au commencement de janvier dernier, à l'époque de ce terme fatal, qui a été suivi de la saisie de votre mobilier et de votre expulsion de la maison de la rue de Grenelle, vous vous êtes adressées à eux ?  
—Non, monsieur.  
—C'est étonnant ; je crois me rappeler, pourtant, qu'une somme de deux ou trois cents francs a dû vous être envoyée alors par Mme Caillet.  
—C'est une erreur, monsieur ; sollicitée par moi, — le besoin était pressant, — ma mère s'est décidée à écrire à une personne qui habite au Havre.  
—M. Pierrard, peut-être ?  
—Oui, monsieur.  
—M. Pierrard est un négociant très riche, c'est un brave et honnête homme, un de ces bons cœurs dont je vous parlais il y a un instant, mademoiselle.  
Adrienne secoua la tête.  
—Notre lettre — c'est moi qui l'ai écrite — lui est parvenue, continua-t-elle ; nous lui demandions de nous prêter une somme de deux cents francs. Il pouvait nous sauver. Jugez avec quelle angoisse nous attendions sa réponse. Le troisième jour, dans la soirée, un domestique entra chez nous ; nos cœurs battaient bien fort. Mais rien qu'au ton que prit cet homme pour parler à ma mère, je compris qu'il n'y avait rien à espérer. "Je suis envoyé par Mme Caillet, nous dit-il. M. Pierrard lui a communiqué une lettre que vous lui avez écrite et je suis chargé de vous dire qu'il n'y a pas de réponse à votre lettre ; M. Pierrard ne répond jamais à certaines demandes des personnes qu'il ne connaît pas." Ce sont exactement les paroles du domestique, je ne les ai pas oubliées. Ensuite, il offrit à ma mère, de la part de madame Caillet, un billet de vingt ou de vingt-cinq francs. Ma mère n'a pas voulu l'accepter. Quelques années auparavant, dans une circonstance pénible, ma mère avait cru pouvoir s'adresser à sa sœur, et on n'avait pas daigné lui répondre. Malgré cela, si la somme dont nous avions besoin nous eût été offerte, non comme une aumône qu'on jette à la figure d'un mendiant, pour se débarrasser de ses importunités, mais d'une façon convenable, nous ne l'aurions pas refusée, même de madame Caillet, à qui nous ne l'avions point demandée... Au lieu de cela, en les faisant précéder de paroles outrageantes, elle nous envoyait vingt-cinq francs !... C'était une raillerie amère ! Voilà la vérité, monsieur.  
—Ainsi vos riches parents ne vous sont jamais venus en aide ?  
—Jamais.

—M. Caillet a deux enfants ; les connaissez-vous ?  
—Je n'ai jamais vu son fils ni sa demoiselle. Un jour, aux Champs-Élysées, ma mère m'a fait remarquer deux dames qui revenaient du Bois dans une calèche traînée par deux chevaux magnifiques : c'étaient mademoiselle Caillet et sa mère. La voiture allait vite, je n'ai fait que les entrevoir, et il est probable que je les rencontrerais aujourd'hui sans les reconnaître.

—Tout en causant, le jeune homme avait accompagné Adrienne jusqu'à la rue de Seine.

—Vous voilà presque à votre porte, mademoiselle, lui dit-il ; je me vois forcé de vous quitter.

Il la salua respectueusement et ils se séparèrent.

V

Un instant après, Adrienne était près de sa mère.

—Je n'ai pas le livre, lui dit-elle avec tristesse ; une autre personne l'a acheté. Il a été vendu cinq francs cinquante centimes et je n'avais que cinq francs, toute notre fortune.

—Ma pauvre enfant, c'est encore une déception, répondit madame Duverger ; mais il faut nous consoler de celle-ci comme de toutes les autres.

—J'aurais eu tant de plaisir à dépenser aujourd'hui notre unique pièce de cinq francs !

—Demain tu toucheras le prix de ton travail de la semaine ; tu as absolument besoin d'une paire de bottines, tu pourras te l'acheter.

—Non, chère mère, celles-ci iront encore un mois ; je préfère acheter, pour toi, quelques bouteilles de vin vieux de Bordeaux. C'est le moyen de recouvrer tes forces, dit le médecin.

—Je ne veux pas insister ; avec toi je ne gagne jamais.

—Maintenant, chère mère, je dois t'avertir d'une rencontre que j'ai faite : un jeune homme, que je ne connais pas, m'a parlé.

—Où cela ?

—Dans la rue.

—Dans la rue... mais tu ne lui as pas répondu ?

La jeune fille rougit.

—Si, chère mère, je lui ai répondu.

—Oh ! Adrienne, quelle imprudence !

—Ce n'est pas la première fois que l'on m'adresse ainsi la parole.

—C'est inévitable ; cela arrive à toutes les jeunes filles pauvres.

—Je ne répons jamais. Pourquoi ai-je été moins réservée aujourd'hui ? Je ne le sais pas. J'ai été surprise ; il avait l'air si bon, si convenable, si honnête.

—Le piège se cache sous des fleurs.

—C'est un jeune homme du monde.

—Raison de plus pour te défier.

—Il connaît M. Caillet et sa famille.

—Ah ! l'adin ; que t'a-t-il dit ?

—Il m'a dit à quahd j'ai voulu acheter le livre ; il m'a vue pleurer.

—Oh ! le danger des larmes ! murmura madame Duverger.

—Cela lui a fait de la peine, continua la jeune fille, et il m'a suivie.

Il m'a dit qu'il s'intéressait à nous, qu'il pouvait nous être utile. Sa mère, qu'il aime beaucoup, doit venir à Paris bientôt, et me commandera des ouvrages de broderie. Tu comprends, chère mère, que si je pouvais travailler directement pour le client, je gagnerais quatre fois plus.

—Et tu as cru tout cela ?

—Sans doute ; pourquoi aurait-il cherché à me tromper ?

—Chère innocente ! Pourquoi ? Il fallait bien qu'il te dise quelque chose. Tu lui as donné notre adresse ?

—Oui, répondit Adrienne en baissant les yeux.

—Autre imprudence, et pour te la faire commettre, il fal-